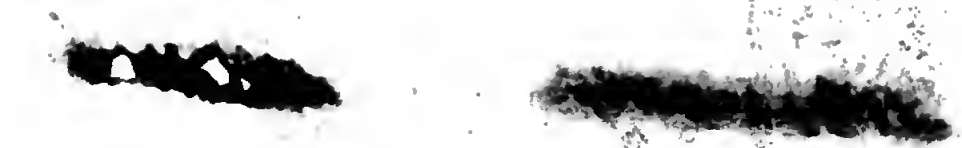
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXV
B
21
NAPOLI

XXV.
13.
21.

JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DEUX PARTIES DES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

A PARIS,
Chez C. Blageart, Court-neuve du Palais, au Dauphin.

M. DC. LXXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSIEUR

L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

Tenez m'en compte, si vous voulez; sans vous je n'eusse point fait le Juge-

gement de Pluton. Ie vous ay dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ny en meſme temps de plus aiſé, que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira, faites vous revenir quel-

qu'un de ſon premier jugemẽt? Perſonne du monde. Et puis, pourquoy feroit-on revenir les Gens? Leur premier jugement a ſouvent eſté fort bon. Pour la facilité, vous demeurerez d'accord,

qu'on en a assez à découvrir les defauts d'autruy. Tout paresseux que je suis, je voudrois estre gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoy que l'employ paroisse assez étendu, je suis

assuré qu'il me reſteroit encore du temps pour ne rien faire. Auſſi n'admire-t-on pas beaucoup la penétration avec laquelle un Critique démeſle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage.

Ou bien on n'en avoit pas encore apperçeu les defauts, & alors on ne convient pas avec luy qu'ils y ſoient ; ou bien on les avoit apperçeus, & on luy oſte la gloire de ſa remarque. En un

mot, ou il a eſté prévenu par ſon Lecteur, ou il n'en eſt pas ſuivy. A ce compte, pourquoy ay-je fait une Critique? Eſt-ce pour m'oppoſer au ſuccés des Dialogues des Morts? Ie n'ay pas tant d'autorité

aupres du Public. Eſt-ce pour montrer qu'il ſe trouve des defauts par tout? Ce ne ſeroit rien de ſurprenant. Eſt-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque choſe de meilleur que ce que je

critique? Moins encore cela que tout le reſte. Quoy donc? Ie ne ſçay ſi on voudra bien croire que cette mauvaiſe Critique des Dialogues des Morts que nous lûmes en manuſcrit vous & moy, cette

Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompense disoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus severe à l'égard de l'Ouvrage, & plus honneste à l'égard de l'Autheur, qui assurément a

mérité l'eſtime que l'on a pourluy. Nos premieres penſées nous réjoüirent, & vous vouluſtes que je travaillaſſe. Ie l'ay fait. Si je l'ay fait ſans ſuccés, je ſeray aſſez payé de la peine que j'ay priſe, par le plai-

EPITRE.

ſir de vous avoir prouvé que je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble
& tres-obeïſſant
Serviteur,

D. H.

Extrait d'une Lettre de l'Auteur des Dialogues des Morts, à ſon Libraire.

IE me tiens fort honoré des diverſes Critiques que vous me mandez qu'on a faites contre moy. Puis qu'on vous les ofre, ſi vous y croyez trouver voſtre compte, imprimez-les toutes; je ne me ſerviray point du droit que vous me donnez

de vous en empeſcher. Je n'ay point prétendu faire un Ouvrage ſans defauts; & ſi ces Critiques ne contiennent rien d'injurieux, cela me ſuffit. Pour en eſtre ſeûr, faites-les voir à M^r.... qui vous avertira de ce qu'il en faudra faire retrancher, s'il y trouve des choſes qui ne ſoient pas préciſément contre les Dialogues des Morts.

SE

JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS il n'y eut tant de desordre dans les Enfers. C'est une confusion que l'on auroit de

la peine à croire. Il y avoit auparavant diférens Quartiers, où l'on mettoit enſemble tous les Morts de même condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur eſtoit convenable, ou bien ils ne diſoient mot; mais depuis qu'ils ont lû les Dialogues qu'on leur fait faire, tout eſt renverſé, les Courtiſanes ſe ſont jettées dans le Quartier des Héros,

& leur ont dit cent ſottiſes, dont la gravité de ces Meſſieurs a eſté fort offenſée. Les Sçavans qui faiſoient la cour aux Princes, les ont traitez comme les Princes devoient traiter les Sçavans. Les rangs qui eſtoient reglez entre eux ſelon l'ordre naturel, ont eſté troublez, & l'on a veu Charles V. qui marchoit à la ſuite d'Eraſ-

me, & qui le traitoit de Majeſté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne ſçait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Arétin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il ſe fuſt évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il eſtoit avec Auguſte. Pluton rencontra par malheur Anacreon, & Ariſtote qui

parloient enſemble, & dans le temps qu'il les querelloit, & qu'il pouſſoit l'un par les épaules dans le Quartier des Poëtes, & l'autre dans celuy des Philoſophes, il apperçeut proche de là Homere, & Eſope, qui eſtoient ſortis chacun de leur demeure pour ſe faire des complimens, & puis pour ſe dire des injures, & un peu plus loin

l'Empereur Adrien, & Marguerite d'Autriche, qui eſtoient venus des deux bouts de l'Enfer, dans le deſſein de ſe batre. Il vit bien qu'il ſeroit difficile de remedier à ce mal, & en attendant qu'il puſt remettre l'ordre dans ſon Empire, il voulut décharger ſa mauvaiſe humeur ſur le Livre qui avoit cauſé tant de trouble. Il réſolut

d'en faire la Critique publiquement ; mais comme il n'eſt pas trop fin ſur ces matieres, & qu'il n'a qu'un ſens commun aſſez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les Accuſations de tout le monde contre le Dialogues des Morts, & de former ſur cela ſon Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour

on jugeroit ce Livre dans ſon Palais; que les Morts eſtoient conviez de s'y trouver; mais que pour Lucien, & les trente-ſix Morts intéreſſez dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquaſſent pas abſolument.

Le jour venu, l'Aſſemblée fut nombreuſe. Pluton eſtoit aſſis ſur ſon Trône, avec un air fort chagrin. Il bâil-

loit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il ſe plaignoit meſme d'une groſſe migraine, qui luy eſtoit venuë de ce qu'il l'avoit lû avec application. Eaque & Rhadamante eſtoient à ſes coſtez, plus renfrognez & plus ſombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts gardoient un profond ſilence, lors que Pluton ſe leva, &

fit cette terrible & courte Harangue.

Morts. Où diable l'Autheur des Dialogues a-t-il pris que j'eſtois uſé? Je luy feray voir qu'il n'en eſt rien. Que tout l'Enfer ſoit témoin de ma vangeance, & que le bruit en aille juſqu'à la Boutique de Blageart.

Il n'en dit pas davantage. Auſſi-toſt voila je-ne-ſçay combien d'Accuſateurs qui commen-

cent à parler tous à la fois. Eaque leur fit ſigne de ſe taire, & dit qu'il auroit ſoin de faire parler chacun en ſon rang; & meſme pour obſerver un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre euſt eſté condamné ſans avoir eſté défendu, il ordonna à Lucien de repréſenter l'Autheur des Nouveaux Dialogues, &

de répondre pour lu,, mais Lucien déclara nettement qu'il ne ſe vouloit point charger de cela. Quoy, luy dit Eaque, vous eſtes le Héros du Livre, c'eſt à vous qu'il eſt dedié, & vous ne le voudrez-pas défendre? Il faut que celuy à qui s'adreſſe l'Epître dédicatoire, paye ou protege. Vous n'avez rien donné à voſtre Autheur, protegez-le donc

tout au moins. Je ne ſuis engagé à faire ny l'un ny l'autre, répondit Lucien. Si l'Autheur avoit pû trouver un autre Héros que moy, il l'auroit pris. Il n'a choiſy un Mort, que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les Epiſtres dédicatoires obligeaſſent à quelque choſe? Infomez vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que

je vois icy, dont le nom eſt à la teſte d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chriſippe qui eſtoit préſent, & qui, outre qu'il eſt naturellement chagrin, n'a pas trop de ſujet d'eſtre des Amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raiſon de ne pas vouloir faire le perſonnage d'Avocat, dans un Jugement où il euſt dû pa-

roiſtre luy-meſme en qualité de Criminel; que c'eſtoit luy qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de ſon Imitateur, pouvoient fort juſtement eſtre miſes ſur ſon compte, & qu'on luy donneroit peut-eſtre de la peine à luy-meſme, ſi l'on vouloit examiner ſes propres Dialogues. Plu-

ton qui eſtoit de mauvaiſe humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fiſt le Procés à ceux meſme de Lucien; & Chriſippe ravy d'avoir une occaſion de ſe vanger, continua ainſi.

Je voy, dit-il, que Lucien ſe prépare à m'écouter avec un air railleur, & dédaigneux. Il eſt vray qu'il a eu les Rieurs pour luy en l'au-

re monde, mais je ne
çay s'il les aura en ce-
uy-cy. Il eſt du nom-
re de ces Plaiſans, fort
ujets aux repétitions,
& qui n'ont qu'un me ſ-
ne ton de plaiſanterie.
On luy dit dans l'Epiſtre
u'on luy adreſſe, *Qu'on*
ſt bien fâché qu'il euſt
puiſé toutes ces belles
natieres de l'égalité des
Morts, du regret qu'ils
nt à la vie, de la fauſſe
ermeté que les Philoſo-

phes affectent de faire paroiſtre en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens, qui meurent avant les Vieillards dont ils croyoient heriter, & à qui ils faiſoient la cour.. Je vous aſſure que quelque tentation qu'euſt pû avoir ſon Imitateur de retoucher un peu à ces matieres-là, il ne luy euſt pas eſté poſſible le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a

tourné ſes ſujets en mille manieres toutes fort ſemblables. Sur tout, combien de Dialogues ſur ces pauvres Heritiers trompez ? Qui l'obligeroit à dire toûjours des choſes nouvelles, on le réduiroit peut-eſtre à une petite demy douzaine de Dialogues de Morts. Pour moy, j'opinerois qu'à cauſe de ſes repétitions, on le miſt icy en la pla-

ce de Siſiphe, & qu'on luy donnât cette groſſe Pierre à tourner & à retourner ſans fin, comme il a fait ſes Sujets.

Tous les Morts ſe mirent à rire. Lucien rit auſſi, mais ce n'eſtoit point de bonne grace. Chriſippe encouragé par ce petit applaudiſſement, vouloit pourſuivre ; mais Rhadamante qui eſt un Juge exact, & qui ne per-

met pas que l'on s'éloi gne jamais du Fait dont il s'agit, dit fort ſevérement. Il n'eſt pas icy queſtion de Lucien. Sa réputation eſt faite; ſi l'on s'y vouloit oppoſer, il falloit s'en aviſer plûtoſt. Vous eſtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus ſevére que celuy de Rhadamante. Et ces Meſſieurs les Faiſeurs de Dialo-

je ne fûs pas aſſez réjoüiſſant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades, comme euſt dû faire un vray Philoſophe; je ne m'aviſay point de dire:

Ma petite Ame, ma Mignone.

Enfin, ce qui gaſte tout, je ne ronflay point. Il eſt pourtant ſûr que je donnay ordre à tout ſans aucun trouble, que je ne diferay à me tüer, & que je

ne lûs deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'euſt aporté des nouvelles de mes Amis qui s'eſtoient mis ſur la Mer, & qui tâchoient de ſe dérober à Céſar; que dés qu'on me les eut apportées, je me donnay le coup. Comment donc cet Homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous faſſe la grace de nous donner

ier le modele d'une mort qui luy plaiſe, afin qu'on ſe regle là-deſſus, & qu'un Héros ſoit ſeûr de ſon fait quand il luy prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des Vers, car il y en a dans les deux Morts dont il paroiſt content? Les grands Hommes ſeront-ils obligez à dire des ſottiſes à leur ame, & les Filles à ſe plaindre de leur virginité

gardée malgré elles? A-ce eſté pour nous propoſer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu ſe moquer du jugement que dix-ſept ſiecles avoient prononcé ſur ma mort? Où eſt le reſpect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ſes Héros?

Toute l'Aſſemblée commençoit à eſtre émuë de la vehémence

vec laquelle Caton haranguoit ; mais l'Empereur Adrien ſe leva, & dit froidement. Ne faites point tant de bruit pour les intéreſts de l'Antiquité, elle n'a point lieu de ſe plaindre du nouvel Autheur des Dialogues. Il vous dégrade à la verité, & vous oſte voſtre rang de Héros ; mais l'Antiquité n'y perd rien, car il me met auſſi-toſt en

voſtre place, moy qui n'eſtois point auparavant compté pour un Héros, par la maniere dont j'eſtois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui eſt icy; mais j'eus bien de la peine à me réſoudre à la venir trouver. Je fus extrémement inquiet pendant ma maladie. Je voulois abſolument que les Medecins imaginaſſent un

ıoyen de me faire vi-
re, & je ſuis fort obli-
é à l'Autheur des Dia-
ɔgues de m'avoir fait
race ſur tout cela.
ıuſſi je vous aſſure que
ɔn Livre eſt fort joly,
ɛ que je me plais fort à
e lire. Il me conſole de
ous ceux que je ſçay
ui ont dit du mal de
na mort. Il ne faut dé-
eſperer de rien. Je
nourois comme un
ɔoltron dans la plûpart

des Hiſtoires, & apres je ne ſçay combien de temps, me voila ſans y penſer devenu Héros.

Oüy, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh, reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde, c'eſt la Loy commune. Les Autheurs ſont maiſtres de leurs graces, ils les diſtribuënt à qui bon leur ſemble.

Sur cela Pluton redoubla ſon ſérieux, & défendit à Adrien de debiter des maximes ſi dangereuſes ; & pour regler ce qui eſtoit en conteſtation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante,

Qu'il n'eſtoit point permis de changer les caracteres, & de faire Adrien de Caton, &

Caton d'Adrien, même ſous prétexte de compenſation, ou pour remettre d'un coſté ce qu'on oſteroit de l'autre.

Apres cet Arreſt, Caton cria qu'on laiſſoit encore indéciſe la principale Queſtion, qui eſtoit le mépris de l'Antiquité; qu'à moins que l'on n'y miſt ordre, il n'y avoit point de

Morts ſi venérables qui puſſent eſtre à l'abry des plaiſanteries; qu'il falloit définir un temps dans lequel une belle action paſſeroit pour eſtre conſacrée, & ne ſeroit plus ſujette à la cenſure. Auſſi-toſt Aléxandre, Homere, Ariſtote, Virgile, ſe mirent à demander la même choſe que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à ſe

tirer tout doucement de la foule, & à s'évader ; mais Alexandre cria qu'on l'empeschast de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit estre loin d'icy. La Question que l'on traite, le regarde ; il a appris à son Copiste à ne respecter rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoist

de plus grand, & de plus élevé ; le Copiſte en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand Homme, le Copiſte un autre ; mais quand par malheur on eſt du premier ordre entre les grands Hommes, il faut qu'on ſe trouve dans les Dialogues de ces deux Autheurs. C'eſt ce qui m'eſt arrivé. Lucien s'étoit déja ſouvenu de

moy dans ſes plaiſanteries, mais ſon prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque choſe, & que j'étois aſſez illuſtre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiſeurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon Pere, ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celuy-cy me fait

inſulter par Phriné. On ne ſeroit pas ſurpris que Phriné vouluſt apprendre à une jeune Perſonne l'art de la coquetterie, mais qu'elle m'apprenne à moy l'art militaire ! Phriné pouvoit prétendre à regler le nombre des conqueſtes d'une Courtiſane naiſſante, & luy dire, *Ne recevez point tant d'Amãs à la fois, c'en eſt trop, il en arrivera quelque de-*

ſordre ; Mais Phrinéregle le nombre de mes Conqueſtes, & me dit, *Vous ne deviez point ſonger à la Perſe, ny aux Indes, il ne vous falloit que la Grece, les Iſles voiſines, & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Aſie Mineure.* Enfin Phriné entend ſi bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit eſté. N'en eſt-il rien, *Petite*

Conquérante, dit-il en ſe tournant vers elle? *Petite Conquérante*, répondez-donc, où en aviez vous tant appris? Phriné répondit toute en colere, j'ay déja dit je-ne-ſçay-combien de fois que je ne voulois point qu'on m'appellaſt *la petite Conquérante.* Tous ces Morts me viennent rire au nez en me donnant ce nom-là, mais je prétens bien

qu'ils s'en corrigent, car l'Autheur des Nouveaux Dialogues luy-meſme s'en eſt corrigé, & on m'a dit que dans ſa ſeconde Edition je ne ſuis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaiſir, on m'appelleroit *jolie Femme*. Je voy que toutes ces Femmes de bien, & qui avec cela

n'ont pas laiſſé d'eſtre agreables, ſont au deſeſpoir de ce qu'on m'a honoré de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en eſtre en poſſeſſion, & il eſt vray qu'on ne l'avoit jamais donnée à une Perſonne de mon métier; mais enfin je ſuis ravie que leur vanité ait eſté rabatuë; & que parmy toutes celles de mon eſpece, on

ait fait choix de moy pour eſtre la premiere que l'on nommaſt *jolie Femme.* Hé bien donc, reprit Aléxandre, *l'aimable Conquérante*, *la jolie Femme*, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raiſonnemens ſi profonds; car il paroiſt bien que vous eſtes une bonne tête, quand vous mettez les Conquérans au deſſous des Femmes,

parce que les Conquérans ont beſoin d'Armées pour leurs entrepriſes, & que les Femmes n'en ont pas beſoin pour les leurs; que vous eſtiez ſeule, exécutant tout par vous-meſme dans vos plus grandes expéditions, & que je n'eſtois pas le ſeul qui agiſt dans les miennes. Laiſſez-moy en repos, répondit Phriné. Je ne veux diſputer avec vous que dans les

Nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'eſprit ; mais icy, vous eſtes un vray Sophiſte. Je croy que c'eſt parce que vous eſtes ſous les yeux de voſtre Précepteur Ariſtote. Auſſi-toſt Pluton prononça,

Que Phriné ne ſe meſleroit que de ſon métier.

Et elle en faiſant une grande revérence, répondit, tres-volontiers.

Ariſtote dans le meſme moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacreon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Diſciple, diſoit-il. On luy a mis en teſte une Courtiſane, & à moy un vieux Débauché, & c'eſt le vieux Débauché qui me fait

la Leçon ſur la Philoſophie, comme c'eſt la Courtiſane qui la fait à Aléxandre ſur la Guerre; car dans les Nouveaux Dialogues, c'eſt une regle infaillible que vous trouverez toûjours tout renverſé. Du moment que vous voyez enſemble un Sage & un Fou, aſſurez-vous que le Fou ſera bien au deſſus du Sage. Si l'Autheur s'a-

viſe d'aſſortir enſemble Agamemnon & Therſite, ſoyez ſûr qu'Agamemnon n'en ſortira pas à ſon honneur. Sur ce pié-là, vous ne devez pas eſtre étonnez qu'on m'envoye à l'Ecole d'Anacreon, qu'Anacreon me définiſſe la Philoſophie *un Art de chanter & de boire*, & chãge le Licée en Cabaret. On a dûs'attendre à tout ce renverſement,

dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte ſur Aléxandre. Auſſi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacreon a tout l'avantage; je me plains de ce que je ne ſçay pas du moins le luy diſputer un peu; je me plains de ce que je ſuis un Sot. Quoy, n'avoir pas un ſeul mot à luy répondre? Eſtre confondu par

par ſa Chanſonnette? Où ſont tous mes Livres? Ne me fourniſſoient-ils rien dont je pûſſe me ſervir? Avois-je perdu la parole, ou la mémoire? Toy-meſme, Anacreon, pour te redire un bon mot qui a eſté dit dans noſtre Grece, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu? Point-du-tout, répondit Anacréon; quand je lûs le titre de

noſtre Dialogue, je tremblay. Je crûs que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'eſtoit moy qui eſtois le Docteur du Dialogue. J'ay donné commiſſion à tous les chers Diſciples que j'ay eus dans l'autre Monde, de bien boire à la ſanté de l'Autheur, de déclarer

la guerre à tous les Péripatéticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Siſtéme de Philoſophie dans l'Univerſité.

Comme Pluton vît qu'Anacréon ne faiſoit que badiner, & qu'il ne diſoit rien de ſérieux pour la défenſe du Dialogue, il déclara

Qu'un Dialogue ne ſeroit point compoſé

d'Anacréon, qui parleroit tout ſeul; qu'Ariſtote ſeroit obligé de luy répondre, & qu'une petite Chanſon ne ſeroit point du meſme poids que quantité de gros Infolio.

Virgile prit auſſi-toſt la parole, pour ſe plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ſes Georgiques, où il fai-

ſoit un Compliment à Auguſte. Vous faites le plaiſant, dit-il à Aretin. Vous vous réjoüiſſez ſur cette Fille de Thétis, & ſur ce Scorpion. Cela auroit pû paroître extraordinaire, s'il euſt eſté dit dans voſtre Siecle; mais dans le mien, c'eſtoit comme ſi j'euſſe loüé Auguſte ſur ſa valeur, & ſur ſa conduite. Fort bien, dit Aretin. L'Autheur des Dialo-

gues a dit que les Belles ſont de tout Païs, & moy je dis que les fortiſes ſont de tous les Siecles. Vous ſeriez bien heureux d'avoir eſté ancien, pour avoir droit de dire des choſes, que nous autres Modernes nous n'euſſions oſé dire. Mais, Seigneur Aretin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Hiſtoire Romaine. N'avez-vous jamais

oüy parler de ces Apotheoſes qu'on faiſoit pour les Empereurs? Céſar eſtoit devenu une Etoile apres ſa mort; on pouvoit prédire à Auguſte une deſtinée auſſi glorieuſe. Préſentement que la mode des Apotheoſes eſt paſſée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Arétin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces

Apothéoſes. Vous pouviez loüer Auguſte d'une maniere ſimple & naturelle, ſans luy prédire ces honneurs impertinens qui l'attendoient apres ſa mort; mais parce que l'Apothéoſe eſt beaucoup plus ſurprenante, & moins raiſõnable, vous ne manquez pas de la choiſir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéoſe fuſt raiſonna-

ble ou non, il ſuffit que c'eſtoit une coûtume reçeuë chez les Romains. Ah! vous faites tort aux Romains, dit Aretin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il eſté la dupe de cette ſottiſe-là. Je le veux bien, repliqua Virgile, mais répondez-moy juſte. Les Romains avoient-ils moins de foy à ces Apothéoſes, qu'à tout ce que l'on con-

roit des Champs Eliſées? Non, répondit Aretin, je ne croy pas que les Champs Eliſées fuſſent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la maniere dont je loüe Caton, en diſant *qu'il préſide à l'Aſſemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Eliſées ſont ſéparez d'avec les autres.* Si les Champs Eliſées, auſſi-bien que

les Apothéoſes ne paſſoient que pour des fadaiſes, la loüange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguſte. Oh! dit auſſitoſt Aretin, la loüange que vous donnez à Caton, veut ſeulement dire que s'il y avoit des Champs Eliſées, on y ſépareroit les Gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compa-

gnie. Hé-bien, répondit Virgile, la loüange que j'ay donnée à Auguſte, vouloit dire auſſi que ſi les grands Hommes eſtoient reçeus apres leur mort parmy les Divinitez, on reſpecteroit aſſez Auguſte pour luy laiſſer choiſir le rang, & l'employ qu'il luy plairoit. L'une & l'autre loüange eſt fondée ſur une ſupoſition, & l'une de ces ſupoſitions n'eſt

pas plus impossible que l'autre. En verité, mon amy Aretin, voicy un mauvais pas dont vous ne vous tirerez-pas aisément. Croyez-moy, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaisanter.

Caton qui estoit fort aigry contre le nouvel Autheur, se souvint que dans le mesme endroit dont il s'agissoit entre Virgile & Aretin, il y

avoit encore une contradiction, & ſe mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, diſoit-il, la loüange que Virgile m'a donnée. Elle eſt donc juſte, & vraye dans les principes de l'Autheur, qui demande tant de choſes aux loüanges. Je ſuis donc le plus honneſte Homme de tous les Gens de bien. Je n'ay

donc pas eſté un lâche, qui n'ait oſé ny vivre ny mourir de bonne-grace. Ne m'établira-t-on point de caractere? Ne me dira-t-on point ce que l'on veut que je ſois?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant; il faut bien défendre contre Caton, ce pauvre Autheur qui n'eſt pas icy. Il s'eſt contre-

dit, il eſt vray ; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien ſe contrediſoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'eſt en partie ſur mon chapitre que Lucien s'eſt contredit. Dans un de ſes Dialogues, Cerbere dit à Menippe qu'il a veu deſcendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regretant ſa Famille, & pleurant comme un

Enfant, & qu'il ne ſe ſouvient point que perſonne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, horſmis ce Menippe à qui il parle, & moy. Dans un autre Dialogue, ce n'eſt plus de meſme; il n'y a que les ſept Sages, Gens qui ne ſont pas tout à fait irréprochables, comme on ſçait, qui ſoient morts gayement, & qui faſſent voir dans les En-

fers qu'ils ſont contens de leur condition. Me voila donc exclus du nombre des vrais Philoſophes, & d'ailleurs Cerbere en a plus veu qu'il ne dit. Il paroiſt aſſez que l'Autheur des Nouveaux Dialogues a crû qu'il eſtoit de ſon devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avoüer qu'il l'a imitée fort heureuſement. Caton auroit extréme-

ment tort de ſe plaindre de luy, je ne me plains ſeulement pas de Lucien qui n'a aucune excuſe, luy qui s'eſt contredit ſans avoir imité perſonne.

Lucien qui veritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vouloit point ſe commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de ſe défendre, ny de ſe juſtifier; &

Pluton voyant ſon ſilence, déclara

Qu'il défendoit à tous Faiſeurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ny de dire du bien de perſonne, de peur des contradictions.

Apres cela, Homere fit ſigne qu'on l'écoûtaſt, & dit d'une maniere aſſez tranquille,

qu'il avoit laiſſé parler ceux qui eſtoient les plus preſſez de faire leurs plaintes ; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant luy ; que Lucien, & ſon Imitateur, l'avoient aſſez maltraité, mais l'Imitateur encore plus que Lucien ; que du moins quand Lucien avoit voulu dire du mal

d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere; mais que chez le nouvel Autheur, c'eſtoit luy qui diſoit du mal de luy-meſme, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu fineſſe à rien, & qu'on luy faiſoit trop d'honneur d'y en entendre; qu'il auroit bien ſouhaité qu'on luy euſt dit ſi l'Autheur avoit reçeu de luy un

pouvoir de le faire parler de la ſorte; qu'autrement il deſavoüoit tout, & qu'il entreprenoit de ſoûtenir que ſes Ouvrages eſtoient pleins de miſteres, & d'allégories; que ſi l'on ne reprimoit cette licence des Autheurs, Achille avouëroit bientoſt qu'il mouroit de peur dans le combat, & Pénelope qu'elle avoit favoriſé tous ſes

Amans dans l'abſence d'Uliſſe; qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui puſt s'aſſurer de n'eſtre pas reſſucité quelque jour, pour ſe décrier luy-meſme.

Les plaintes d'Homere parurent ſi juſtes, & de plus ſon autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, ſans écouter Eſope qui vouloit répondre, défendit

Que

Que l'on fiſt jamais parler perſonne contre ſoy-meſme, à moins que d'en avoir une Procuration en bonne forme.

Mais Homere n'eſtoit pas encore content. Il fit ſouvenir Pluton qu'il falloit vanger l'Antiquité, des inſultes que les deux Autheurs des Dialogues

luy avoient faites en cent endroits. Quoy, diſoit-il, Lucien n'a pas reſpecté mon nom, qui s'eſtoit déja établi pendant plus de mille années ? L'Imitateur de Lucien encore plus hardy que luy, ne reſpecte pas ce meſme nom, qui a préſentement une antiquité de prés de trois mille ans? Ce nombre infiny d'Hommes, qui dans une ſi longue ſuite

de ſiecles ont adoré mes Ouvrages, c'eſtoient donc des Foux ? On condamne en un moment, & ſans y faire trop de refléxion, tant de jugemens qui ont tous eſté conformes. La préoccupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié, merveille, tous les autres le crient auſſi. Ceux qui ſeroient d'avis contraire, n'oſent le

déclarer. Je n'ay qu'un mot à dire. Qu'on me faſſe entendre comment j'ay pû avoir une ſi grande réputation ſans la mériter, & je croiray en effet ne l'avoir pas méritée.

Homere fut ſecondé de je-ne-ſçay-combien d'Anciens qui eſtoient tous fort offenſez du peu d'égards que l'on avoit eus pour eux. Chacun repréſentoit a-

vec indignation le nombre d'années qui parloit pour luy, & accabloit les Juges de la quantité de témoignages qu'on portoit en ſa faveur. Enfin Pluton ayant plus déliberé qu'à l'ordinaire ſur l'Arreſt qu'il alloit rendre, ordonna

Que les Anciens ſeroient toûjours venérables; que Lucien qui eſtoit un des premiers

qui ſe fuſſent revoltez contre eux, ne joüiroit point des privileges de l'Antiquité, & ſeroit toûjours ſujet à la critique, & que quiconque voudroit à ſon exemple, médire des Anciens, ſeroit obligé de reconnoiſtre publiquement qu'il trouveroit bon qu'on le traitaſt de méchant Autheur, quand meſme il arriveroit que ſes

Ouvrages ſeroient generalement approuvez, & avoüeroit qu'il n'auroit pas réüſſy dans ſon entrepriſe, pour avoir eu l'eſtime du Public.

Enſuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient eſté auparavant dans un grand ſilence. Tout le monde preſta l'oreille. C'eſtoit

le Duc d'Alençon, qui disoit à Elizabeth d'Angleterre; Quoy, vostre Majesté ne trouvera pas bon que je demande reparation pour elle? Vostre Majesté ne parlera point, mais je suplie Vostre Majesté de me permettre de parler. Je n'agiray, & je ne paroistray agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Vostre Ma-

jeſté, je ne puis ſoufrir que Voſtre Majeſt ait eſté offenſée en mon nom.

Tous les Morts ſe mirent à rire d'entendre repéter tant de fois *Vôtre Majeſté*, & de plus, ces titres-là ne ſont guére uſitez dans la Langue du Païs. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort ſérieuſement de ſe juſtifier, & dit qu'il ne traitoit la

Reyne avec des reſpects ſi profonds, & ſi peu ordinaires chez les Morts, qu'afin de réparer le peu de politeſſe qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de ſon honneur à ne pas laiſſer croire qu'il euſt ſceu ſi peu vivre; qu'il ne vouloit point qu'on le priſt pour un Homme qui puſt reprocher à des Reynes en propres

termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité.* C'eſt ſur cela, continua-t-il, que nous eſtions tout-à-l'heure en conteſtation Elizabeth & moy. Je voulois demander raiſon pour elle de l'injure qu'on luy a faite; mais elle s'obſtine à dire qu'une Femme doit toûjoûrs éviter ces ſortes d'éclairciſſemens, & qu'il vaut bien mieux diſſimuler l'ou-

trage que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit bruſquement le Comte de Reiceſtre, de demander raiſon de l'injuſtice qu'on vous a faite à vous-meſme. On veut que vous diſiez à Elizabeth, *que la Virginité eſtoit la plus douteuſe de toutes ſes qualitez*; & en meſme temps on veut que vous vous plaigniez de

ce qu'elle ne vous épou-
ſa pas. Ce n'eſt pas eſtre
trop poly pour un Prin-
ce, ny trop délicat pour
un Amant. Ah ! s'écria
une Prétieuſe nouvel-
lement morte, ſoup-
çonner Elizabeth de
quelques actions indé-
centes ! Cela ſe peut-il,
Elizabeth ne trouvoit
rien de plus joly que *de*
former des deſſeins, *de*
faire des préparatifs, *&*
de n'executer point. Eli-

zabeth faiſoit peut-eſtre quelque pas dans le Païs de Tendre, mais aſſurément elle ſe gardoit bien d'aller juſqu'au bout. Et n'eſt-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable, *Ce qu'on obtiẽt, vaut toûjours moins qu'il ne valoit quand on ne faiſoit que l'eſperer, & les choſes ne paſſent point de noſtre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte?*

Que vous eſtes peu délicate, interrompit Smindiride, qui ne vaut guére mieux qu'une Prétieuſe! Vous croyez que l'imagination augmente les plaiſirs, c'eſt tout le contraire. *Hélas! que les Hommes ſont à plaindre! leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agreables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.* Vous eſtes

fou, dit un gros Hollandois, ſi vous vous plaignez de la condition naturelle des Hommes, & du peu de choſes agreables qu'elle leur fournit. Ce ſont les plaiſirs ſimples, & communs qui ſont les plus doux. Sçavez-vous combien Elizabeth fut flatée de cette expreſſion à la Hollandoiſe, dont je me ſervis pour la loüer ? Je n'eſtois

point un Homme qui raffinaſt beaucoup ſur les plaiſirs; je ne ſçavois ſur cette matiere-là que ce que tout le mondeſçait; cependant la Reyne d'Angleterre fut contente de ma ſcience, & à mon départ j'eus un beau Préſent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon en s'adreſſant à la Prétieuſe qui avoit parlé, que

ce gros Garçon-là n'ait tiré la Reyne hors de ſes plaiſirs d'imagination. Il a bien la mine..... Taiſez-vous, dit Pluton tout en colere. La teſte me tourne. Je ne ſçay plus où j'en ſuis. Je ne ſçay plus dequoy il eſt queſtion. Je n'entens rien à leur diſpute ſur les plaiſirs. Je n'entens rien non plus au caractere d'Elizabeth. Elizabeth ne veut que

des préparatifs, & des chimeres, & des eſpérances. Et puis voila Elizabeth qui a des gouſts plus ſolides avec le Hollandois. On reproche à cette Perſonne, qui ne veut jamais de réalité, que ſa Virginité eſt fort douteuſe, & puis malgré cela on voudroit l'avoir épouſée. On dit que les plaiſirs ſont dans l'imagination, on dit qu'ils n'y

ſont pas, on dit qu'il faut raffiner & chimériſer ſur les plaiſirs, on dit que les plus ſimples & les plus communs ſont les meilleurs. Qui me tirera de tout cet embaras-là?

Ce ne ſera pas moy, répondit Eaque. Ny moy non plus, dit Rhadamante; nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vuider les diférens

de tous ces Diſcoureurs que vous avez fait venir icy, & qui ne conviennent jamais de rien ny les uns avec les autres, ny avec eux-meſmes. Hé-bien, reprit bruſquement Pluton, puis que vous ne ſçavez tous deux par où en prendre, j'ordonne

Que le Duc d'Alençon, Elizabeth d'Angleterre, Smindiride,

& le Hollandois, ne ſe trouveront ĩamais dans un meſme Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernieres paroles, que Mercure entra dans l'Aſſemblée. On voyoit bien à ſon air qu'il aportoit quelques nouvelles; & en effet, ſi-toſt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de deſſus la Terre,

& que les Vivans luy avoiẽt donné une commission dont il vouloit s'aquiter. Cette commission estoit une Lettre pour les Morts dont ils l'avoient chargé, & il la lût tout haut en ces termes.

LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

Tres-honorez Morts,

Il court parmy-nous des Dialogues que l'on a mis ſous voſtre nom, parce qu'on y a traité des matieres ſi importantes, que des Vivans n'euſſent pas pû avoir enſemble de ces ſortes d'entretiens, eux qui ne diſent que des

choſes

choſes inutiles. Nous avons examiné fort ſérieuſement dequoy nous eſtions capables ; & avec tout le reſpect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos converſations ordinaires, nous en dirions bien autant, que ce que l'on vous fait dire. Vos raiſonnemens ne nous ont pas paru ſi ſublimes, que nous deſeſperaſsions d'y pouvoir atteindre. Les

Femmes particulieremẽt croyent qu'on peut eſtre pleine de vie & de ſanté, & avoir autant d'eſprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnés Sorel & Roxelane. Elles ſe tiennent offenſées de ce qu'on s'eſt crû obligé d'aller déterrer ces Mortes, pour ne leur faire tenir que les diſcours qu'elles tiennent. Ce n'eſt pas que ces diſcours pa-

roiſſent inutiles aux Femmes d'icy haut ; au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon ſur ſon intrigue avec Enée, peut eſtre d'une grande conſolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit ; que les Hiſtoires d'Agnés Sorel & de Roxelane, ſont fort propres à perſuader aux Femmes qu'elles ſont nées pour avoir

un empire abſolu ſur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle maniere elles doivent exercer leur imagination, ſur les ſujets qui leur conviennent; mais enfin elles ſont ſi convaincuës de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au deſſus de leur portée. Nous vous prions donc, Tres-honorez Morts, de

ſoufrir que nous ayons icy haut des Converſations auſſi ſpirituelles & auſſi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-meſmes, ce qui ne ſera aſſurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure ayant lû cette Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juſte par tous les

Morts, & auſſi-toſt Pluton déclara.

Qu'il ne ſeroit point beſoin d'eſtre Mort, pour dire des choſes auſſi pleines de morale, & de raiſonnemens, que celles qui ſe diſent dans les Nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'oppoſer à cét Arreſt. Elle repréſenta que

ſi elle euſt eſté vivante, elle n'auroit jamais dit que, *quand on veut qu'un Sexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux gouſter la victoire à celuy qui la doit remporter, mais non pas aſſez pour la remporter luy-meſme, & qu'il doit n'eſtre ny ſi foible qu'il ſe rende d'abord, ny ſi fort qu'il ne ſe rende jamais*; qu'il y avoit dans ce

raiſonnement un fond de Logique, & une certaine combinaiſon méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas eſté capable; que ſi l'on vouloit bien penétrer dans la profondeur de cette penſée, il ſembleroit qu'on auroit tenu des Etats du Genre-humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou ſe défendre, &

qu'apres une mûre délibération de Philoſophes qui auroient examiné la Queſtion ſelon leurs regles, on auroit donné le party d'attaquer aux Hommes, & celuy de ſe défendre aux Femmes; que c'eſtoit-là ce qui s'appelloit traiter les matieres ſolidement; que cette ſolidité eſtoit d'autant plus admirable, que les matieres eſtoient ga-

lantes, & qu'enfin il eſtoit bien ſeûr que des Femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'éfleurer les choſes legérement, & y répandre des agrémens fort ſuperficiels.

Si-toſt qu'elle eut ceſſé de parler, Petrarque ſe montra, & dit que depuis les Nouveaux Dialogues, Laure eſtoit gaſtée; qu'aupa-

ravant elle avoit eu l'eſprit raiſõnable, mais qu'elle vouloit préſentement faire des Diſſertations ſur tout; que ſa nouvelle folie eſtoit d'aprofondir toûjours les matieres, & de les traiter méthodiquement; que quand il croyoit luy dire quelque choſe de galant, & d'agreable, il trouvoit une Raiſonneuſe qui ſe mettoit à argumenter

contre luy ; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle ; que de plus, il n'eſtoit point content qu'elle s'accoûtumaſt avec Sapho, qui eſtoit une tres-dangereuſe compagnie ; que veritablement Laure avoit pris le bon party, en ſoûtenant que c'eſtoit aux Hommes à attaquer, & aux Femmes à ſe défendre ; mais qu'il craignoit qu'à la longue

elle ne perdiſt les bons ſentimens où elle eſtoit encore, & qu'il ne luy priſt envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Loüis XII. Roy de France, & le Duc de Suffolc, ſe joignirent à Petrarque, & firent d'Anne de Bretagne, & de Marie d'Angleterre, les meſmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princeſſes avoient

pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propoſitions generales. Elles avoient enſemble de longues converſations, où elles ne ſe répondoient l'une à l'autre que des Sentences, & il n'eſtoit preſque plus poſſible de les tirer de leurs ſpéculations, pour leur faire dire quelque choſe qui fuſt

de l'uſage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait ſoufrir Loüis XII. pendant ſa vie, quoy qu'elle euſt quelquefois l'humeur aſſez aigre & aſſez difficile; & le Duc de Suffolc avoit encore eſté plus coutent de Marie d'Angleterre, du temps qu'ils eſtoient mariez enſemble, quoy que l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie

donnaſt toûjours de juſtes appréhenſions à un Mary.

Pluton pour remedier à ces déſordres, défendit,

Que l'on fiſt les Femmes ſi grandes raiſonneuſes, de peur des conſéquences.

Apres cela on vit Hervé qui venoit accuſer Charles V. devant

Pluton, ſur ce que cet Empereur réfuſoit de répondre à une Queſtion d'Anatomie qu'il luy faiſoit. Je luy demande, diſoit Hervé, un petit éclairciſſement ſur les veines lactées, & ſur les Anaſtomoſes, & il ne me le veut pas donner. Auſſi-toſt tous ces Morts ſe mirent à dire, il faut qu'Hervé ſoit fou. Faire des Queſtions d'Anatomie à Charles V.

Charles V. eſt-il Chirurgien ? Hé quoy, leur répondit Hervé, ignorez-vous que Charles V. parle à Eraſme comme un Docteur, ſur les fibres, & ſur la conformation du cerveau, en quoy il prétend que l'eſprit conſiſte ? Il ſçait que l'Anatomie la plus délicate ne ſçauroit appercevoir cette diférence d'organes, qui fait la diférence

des génies, & apres cela il ne voudra pas répondre à mes Queſtions?

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V. tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur duſt ſçavoir l'Anatomie? Hé qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les Nouveaux Dialogues?

Ce que j'y dis d'Anatomie n'eſt rien du tout, répondit Charles V. ou du moins ce n'eſt rien que tout le monde ne ſçache. Mais, repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une maniere qui ſent tout à fait ſon Phyſicien de profeſſion; c'eſt-là ce qui m'a mis en erreur. Hé-bien, dit Charles V. eſt-il défendu à un grand Prince de

ſçavoir quelques termes des Sciences ? Non, répondit Hervé ; mais il luy eſt défendu de s'en ſervir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choſes, & laiſſe les termes aux Sçavans, & qu'il ne paroiſſe pas avoir appris ce qu'il ſçait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna,

Que Charles V. ne parleroit plus ſi ſçavamment de Phyſique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je ſçay bien, ajoûta le Roy des Enfers, qu'il y a encore une certaine Berénice, qui eſt un peu Grammairienne pour une Reyne. Elle parle *d'une mort grammaticale des noms*, & de l'em-

baras que ces noms donnent aux Sçavans dés qu'il y a quelques Lettres de changées ; je ne conçois pas trop bien où une Femme, & une Princeſſe a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en faſſe pas trop de miſtere ; mais laiſſons-la en repos, il faut finir, elle ſera compriſe dans l'Arreſt de Charles V. Paſſons à d'autres.

Hervé ſe préſenta encore une fois, & dit qu'il s'eſtoit plaint que Charles V. qui eſtoit Empereur, raiſonnoit trop bien ſur la Phiſique, & que préſentement, il ſe plaignoit qu'Eraſiſtrate qui eſtoit Medecin, ne raiſonnoit pas aſſez bien ſur la Medecine. J'ay découvert la circulation du ſang, diſoit Hervé, & Eraſiſtrate marque aſ-

ſez

ſez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoy, à voſtre avis? C'eſt que ſans ſçavoir que le ſang circulaſt, il a guéry le Prince Antiochus de ſa fiévre quarte, par un moyen, à la verité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une regle de Medecine. Car, je vous prie, établira-t-on que quand un Medecin aura un Malade

à guérir de la fiévre, il fera paſſer devant luy toutes les Femmes de ſa connoiſſance, luy tiendra le poulx pendant ce temps-là, remarquera celle dont la veuë redoublera l'émotion de ſon poulx, & enſuite ira négotier, pour faire obtenir à ſon Malade cette Femme dont il ſera amoureux: Cependant Eraſiſtrate tient que la connoiſſan-

ce de la circulation du ſang n'eſt pas néceſſaire, parce qu'effectivement elle ne l'eſtoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agiſſoit que de ſçavoir quel chagrin rõgeoit ce jeune Prince. N'eſt-ce pas là une belle conſéquence ? Si c'eſt ainſi qu'il raiſonnoit du temps qu'il exerçoit la Medecine lâ-haut, ô que vous eſtes en grand nombre, Morts, qu'il

a envoyez en ces Lieux!

La fin de cette Harangue fut ſuivie d'un éclat de rire. Eraſiſtrate voulut répondre; mais Pluton qui ne crût pas que ſa réponſe pût eſtre bonne, ne luy en donna pas le loiſir, & prononça bruſquement,

Qu'Eraſiſtrate, quoy qu'il eût guéry Antiochus, ſeroit obligé à reſpecter la circulation du ſang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroiſſoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis ſe retiroit; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, luy dit, qu'avez-vous? Voulez-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit-il; mais je cherche des termes pour m'expliquer honneſtement.

On me fait *accoucher* dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité que j'en ay honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette sage-Femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les Hommes d'aprésent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet

air que vous luy connoiſſez, que de ſon temps les choſes alloient tellement de trávers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raiſonnable, & qu'il avoit crû que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moy qui ne me ſouviens plus de ce que j'ay entrepris de ſoûtenir, je luy répons, *Que les Hommes*

ne ſont point d'expériences, parce que dans tous les ſiecles ils ont les meſmes panchants, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir, & qu'ainſi par tout où il y a des Hommes, il y a des ſottiſes, & les meſmes ſottiſes. Sur cela Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte, *Et ſur ce pié-là, comment voudriez-vous que les ſiecles de l'Antiquité euſſẽt mieux*

valu que le ſiecle d'aujourd'huy? La verité eſt qu'apres ce que j'ay dit, je n'ay rien à luy répondre ; je ſuis pris, & j'accouche ſottement. Je vous aſſure que ſi j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma ſage-Femme ; car moy qui prétens que les Siecles ayent dégeneré, puis-je dire auſſi-toſt *Que tous les Hommes ont les*

meſmes panchants ; que par tout où il y a des Hommes, il y a les meſmes ſottiſes ? J'avouë que je me ſuis vanté dans mes Eſſais de n'avoir guére de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer juſqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le croy bien ; un autre moins habile que luy, auroit auſſi triomphé en ſa place. Ma défaite

devoit eſtre un peu plus difficile, ne fuſt-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéreſſer dans vos plaintes, dit ce Philoſophe moqueur, je ſuis tres-content de ce Dialogue, il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma loüange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour

les Anciens que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondez qu'il eſt fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas. Moy qui ay lû dans voſtre ame, & qui veux vous ſurprendre par une opinion toute contraire à la voſtre que j'ay devinée; je vous dis *Que je ſuis ravy de ce que vous*

m'apprenez, que je m'étois toûjours bien douté que le monde deviendroit meilleur, & plus ſage qu'il n'eſtoit de mon temps; car puis que ce n'eſt pas là mon ſentiment, je ne puis avoir d'autre deſſein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité oppoſée à celle où vous eſtiez, & de commencer déja à combatre voſtre penſée. Mais

n'eſt-ce pas eſtre bien habile, que de la ſçavoir avant que vous me l'ayez dite ? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne refute aucunes opinions, que je ne les aye fait repéter je-ne-ſçay combien de fois, & en je-ne-ſçay combien de manieres à ceux qui les foûtiennent ; mais dans ces Nouveaux Dialogues-cy, j'ay bien plus

d'eſprit, je devine ce que j'ay à réfuter. Roy des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez-bien le langage de Socrate, c'eſt ainſi qu'il fait la Critique de noſtre Auteur. Point-du-tout, reprit Socrate, toûjours ſur le meſme ton; je ne fais point de Critique. L'Autheur m'a fait Prophete, il eſt vray; mais aſſurément c'eſt à cauſe de ce Dé-

mon familier que j'avois.

Pluton qui prit la choſe ſérieuſement, ordonna,

Que Socrate ne ſe ſerviroit point dans les diſputes de ſon Démon familier, pour deviner les penſées des autres; & que Montagne n'accoucheroit plus ſi facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui ſe préparoient à parler, lors que Caron entra dans l'Aſſemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il aportoit quelque Nouvelle importante. Ce n'eſt pas fait, dit-il d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne ſommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voicy une Seconde Partie que

j'ay ſurpriſe à un Mort que je paſſois dans ma Barque, & qui s'en eſtoit chargé.

Auſſi-toſt ce fut un bruit incroyable dans l'Aſſemblée. Tous les Morts ſe jetterent ſur Caron, luy arracherent le Livre, & ſortirent auſſi-toſt pour l'aller lire tous enſemble, ſans ſonger qu'ils manquoient de reſpect pour Pluton, qu'ils laiſſoient-là ſeul ſur ſon Trône.

JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amaſſa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en fou-

le au nom de cette Seconde Partie; chacun vouloit ſçavoir s'il n'y eſtoit point intéreſſé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui puſt la lire à une Aſſemblée ſi nombreuſe; car il falloit ſatisfaire l'impatience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fut choiſy pour Lecteur; ce Stentor qui avoit la voix ſi bonne, qu'il ſe faiſoit

entendre de toute une Armée. D'abord quand il nomma Heroſtrate, & Demétrius de Phalere, on remarqua la joye de Demétrius qui s'attendoit bien à eſtre loüé, ſur l'Art qu'il avoit eu d'accorder enſemble la Politique & la Philoſophie, & ſur ce qu'il avoit eſté également propre aux Spéculations du Cabinet, & aux ſoins du Gouver-

nement. Au contraire, l'infâme Heroſtrate baiſſa la teſte, & tâcha de ſe cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne luy fiſt ſon Procés ſur l'embraſement du Temple d'Ephéſe, avec toute la rigueur qu'il méritoit; mais il reprit un peu courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choſes ne tournoient

point ſi mal pour luy. Enſuite il fut ſurpris de s'entendre raiſonner ſi ſubtilement, que Démétrius ne ſçavoit que luy répondre, & luy-meſme il ne ſçavoit qu'en croire. A la fin il fut ravy d'étonnement & de joye, quand il reconnut certainement qu'il eſtoit le Héros du Dialogue; que l'action qu'il croyoit qu'on luy duſt reprocher, y eſtoit

couronnée, &. que Démétrius eſtoit confondu.

Le pauvre Demétrius ne pouvoit auſſi revenir de ſon étonnement. Il avoit tant de honte de voir ſes eſpérances trompeées, & il ſe trouvoit ſi peu d'eſprit dans ce Dialogue en comparaiſon d'Heroſtrate, qu'il ne pût, ny n'oſa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-

eux-meſmes du trouble, & de l'embaras où il eſtoit? car comme il n'y en avoit pas un ſeul qui n'en craigniſt autant pour ſon compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au ſecond Dialogue, ils jetterent tous les yeux ſur Pauline, qui parut aſſez interdite. On la pria malitieuſement de vouloir bien nommer les Sages, à

qui elle avoit oüy dire; *Qu'une Femme devoit aider elle-meſme à ſe tromper pour goûter quelques plaiſirs, & qu'il ne falloit point qu'elle examinaſt trop la divinité d'un Amant, qui dans le deſſein de la ſurprẽdre, ſe vouloit faire paſſer pour un Dieu.* La plûpart des Mortes diſoient qu'elles auroient eſté volontiers à l'école de ces Sages-là, ſi elles les euſ-

ſent connus, & que les Femmes n'auroient plus tant d'averſion pour la Philoſophie, ſi elle donnoit depareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embaraſſé, que les Amans fidelles n'eſtoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des Femmes crûſ-

ſent qu'on auroit pour elles une conſtance éternelle ; & elle prétendit qu'aller ſe jetter entre les bras de ſon faux Anubis, c'eſtoit la meſme choſe que ſi elle eût eſté aſſez dupe pour compter ſur la fidelité d'un Amant.

Toutes les Mortes généralement ſe récrierent là-deſſus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'eſtoient fa-

tées qu'on les duſt aimer fidellement, & qui n'euſſent pourtant pas fait la ſottiſe d'aller trouver Anubis dans ſon Temple. Pauline, qui eſtoit malheureuſement engagée à ſoûtenir que les Amans fidelles eſtoient extrémement rares, s'embaraſſa dans une définition de la fidelité, dont elle eut bien de la peine à ſortir. Elle ne faiſoit

aucun cas des ſoins, des empreſſemens, des ſacrifices, de la préference entiere qu'on donne à ſa Maiſtreſſe ſur toutes choſes. Tout cela, quoy que bien des Femmes s'en contenteroient, n'eſtoit rien; il falloit, pour eſtre fidelle, tenir bon contre le temps, & contre les faveurs; mais toute l'Aſſemblée convint que Pauline devoit eſtre réduite à une é-

trange extrémité, pour avoir recours à une définition ſi chimérique; & on luy demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore aſſez de peine à s'acquiter de ce qu'elle ne comptoit preſque pour rien.

Je croy que les Femmes vivantes ſeroient

de meſme avis que les Mortes. Il n'eſt point beſoin que par des idées de fidelité rigoureuſes, on mette les Amans en droit de ne ſonger point du tout à eſtre fidelles; & tout ce que dit Pauline ſur cette matiere-là, eſt de ces choſes qui ne peuvent eſtre receuës ny en ce monde, ny en l'autre.

Pour Callirhée, quoy qu'elle fuſt dans le meſ-

me cas que Pauline, on ne la traita pas avec la meſme rigueur. C'eſtoit une bonne Innocente, qui avoüoit la choſe comme elle s'eſtoit paſſée, qui n'entendoit fineſſe à rien, & qui ne cherchoit point à ſe défendre par des raiſonnemens ſophiſtiques. On eſt d'ordinaire diſpoſé plus favorablement pour ces ſortes de Gens-là, que pour de faux

beaux Eſprits. Elizabeth d'Angleterre fut là ſeule qui voulut attaquer Callirhée. Cette Reyne fort contente d'avoir dit *Que les plaiſirs eſtoient des Terres marécageuſes, ſur leſquelles il falloit courir fort legerement, ſans y arreſter le pied*, reprocha fiérement à Callithée, que c'eſtoit eſtre bien hardie que d'oſer dire apres cela, *Que les*

choſes du monde les plus agreables ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient plus guére, ſi l'on y faiſoit une refléxion un peu ſérieuſe; que les plaiſirs n'eſtoient pas faits pour eſtre examinez à la rigueur, & qu'on eſtoit tous les jours réduit à leur paſſer bien des choſes, ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile. Callirhée qui eſtoit ſim-

ple & timide, n'osa répondre à Elizabeth; & peut-estre qu'une autre qu'elle, eust esté bien embarassée à se justifier.

Candaule parut à cette grande Assemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gigés qui luy a osté sa Femme qu'il aimoit si tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas

ſujet de haïr ; il tâche ſeulement à deviner pourquoy Gigés l'a tüé. Pourveu qu'il puiſſe prouver qu'il n'a point tant de tort d'avoir voulu faire voir ſa Femme dans le Bain à ce perfide Favory, il eſt content. Il ſe conſole, en s'imaginant que c'eſt une neceſſité indiſpenſable que de faire parade de ſon bonheur, & en ſupoſant qu'un Em-

pereur fut fort fâché, parce qu'un Roy captif cria, *ſottiſe*, *ſottiſe*. D'un autre coſté, on trouva Gigés bien cruel de détruire tous les raiſonnemens que fait ce bon Roy, & de ne luy vouloir ſeulement pas laiſſer des penſées qui le flatent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigés, quand on luy entendit dire, *Que la Nature a ſi bien*

étably le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au mérite ; qu'il n'y a point de Cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre Cœur, & que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celuy ſur qui il tombe.

Quoy, diſoient les Morts qui avoient eſté galants pendant leur vie, Gigés a-t-il entre-

pris de décrier l'amour, & d'en dégoûter tout le monde ? Pourquoy ne veut-il point que les Amans ſentent le plaiſir d'eſtre diſtinguez ? Trouveroit-on quelque choſe de ſi doux à eſtre aimé, ſi on crôyoit ne l'eſtre que par une certaine neceſſité de la Nature qui a voulu qu'on aimaſt ? On ne pourroit donc point ſe flater de rien devoir à

ſes ſoins, à ſa fidelité, à ſon propre mérite ? Et que devient l'amour? Quand l'idée que Gigés en donne ſeroit ſolide, elle ſeroit du moins trop dure. On n'a point beſoin de veritez deſagreables.

Ah! s'écria Elizabeth d'Angleterre, *Si l'on oſtoit les chimeres aux Hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il?* Qu'ay-je fait à Gigés, pour l'o-

bliger à pratiquer le contraire de mes maximes? Eſt-ce pour me contredire, qu'il veut deſabuſer les Hommes des plus agreables chimeres de l'amour? Tout-à-l'heure Pauline nous donnoit une idée ſi ſublime de la fidelité, que perſonne n'y euſt pû parvenir; & voicy préſentement Gigés qui nous donne une idée de l'amour ſi mépriſable,

que je ne ſçay ſi perſonne voudroit s'abaiſſer juſqu'à eſtre amoureux.

Quelle fut la ſurpriſe d'Homere, lors qu'il ſe vit intéreſſé dans le Dialogue d'Hélene & de Fulvie ! Ce Prince des Poëtes ſe plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, diſoit-il tout en

colere ? Toûjours des plaiſanteries ſur moy ? Suis-je le ſeul aux dépens de qui on puiſſe divertir le Public ? Se fait-on préſentement un honneur de m'inſulter ? Faut-il dire du mal de moy, pour eſtre bel eſprit ? A-t-on mis la réputation à ce prix-là ? Mais encore quel eſt l'endroit que l'on attaque ? C'eſt peut-eſtre l'endroit le plus judi-

cieux de mes deux Poëmes. On tient un Conſeil devant le Palais de Priam, au retour d'un Combat qui a eſté fort long, & fort opiniaſtré. Les avis ſe partagent, on commence à s'échauffer de part & d'autre; mais comme il n'eſt pas temps alors de s'amuſer à conteſter, & que des Gens qui reviennent de la Bataille tout fatiguez, ne s'ac-

cõmoderoient pas d'un Conſeil qui dureroit trop longtemps, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille ſouper, mais que l'on ſe retire chez ſoy, qu'on prenne le repos dont on a beſoin, & qu'on répare ſes forces; car ce ſont deux choſes diférentes que d'ordonner qu'on aille ſouper, ou que l'on aille réparer

ſes forces, & prendre du repos. L'Autheur qui a affecté la premiere expreſſion, n'euſt pas voulu employer la ſeconde. Les termes ne ſont pas indiférens à ces Meſſieurs qui veulent plaiſanter ; & ſouvent qui leur en changeroit un ſeul, feroit grand tort aux traits les plus ſpirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper

un mot, qui ſera devenu bas par l'uſage populaire, pour eſtre en droit de badiner ſur la divine Iliade? La réputation d'Homere ne ſçauroit-elle le garantir de ces ſortes d'inſultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts ſe mirent de ſon party, & Fulvie fut obligée à deſavoüer ce qu'on luy faiſoit dire.

Quand Stentor pronon-
ça

nonça les noms de Parménisque & de Théocrite de Chio ; tous les Morts se regarderent l'un l'autre. Ces noms leur estoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtez, pour voir si Théocrite de Chio & Parménisque ne se montroient point. Comme on ne les voyoit point paroistre, Stentor cria encore plusieurs fois, *Parménisque & Théo-*

crite de Chio, & fit retentir tous les Echos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir, tous deux hors d'haleine. Ils ne s'eſtoient point attendus à avoir part dãs les Nouveaux Dialogues, & avoient négligé de ſe trouver à l'Aſſemblée. Dés que Théocrite entendit ſon Hiſtoire, il s'écria, Ah, falloit-il que cet Autheur me tiraſt de l'obſcurité

où j'eſtois, pour faire revivre une déteſtable pointe que j'eſpérois que l'on auroit oubliée? Quel plaiſir prend-il à rouvrir mes playes, à me faire ſouvenir, & à faire ſouvenir les autres que j'ay eſté un mauvais Plaiſant, & qu'il m'en a coûté la vie? Eſtoit-il beſoin qu'il euſt recours à moy, pour orner ſon Livre d'une froide plaiſante-

rie? Il en euſt ſi bien trouvé quelqu'une de luy-meſme, s'il euſt voulu.

Parméniſque parut ſi ſublime, & ſi élevé ſur la fin de ſon Dialogue, qu'on luy demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainſi, & ſi les Oracles qui s'y entendoient, eſtoient de ce ſtile. Il avoüa de bonne foy qu'il n'entendoit

point ce qu'on luy faiſoit dire, & pria Stentor de le repéter. Stentor le repéta, & Parméniſque y trouvant encore plus d'obſcurité que la premiere fois, demanda du temps pour y penſer. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Autheur n'a pas eſté que l'on m'entendiſt, car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'enten-

dre, Morts ; prenez-y garde. L'Autheur s'en vangera par la peine que vous aurez à déchifrer mes Sentences Enigmatiques. On luy demãda pourquoy cette obſcurité auroit eſté affectée par l'Autheur, & Parméniſque répondit ; il a mis les Morts dans ſes Dialogues pour y parler ; & parler, c'eſt ne ſçavoir ce qu'on dit la plûpart du temps.

Quand nous découvrons le peu de ſolidité de ce qu'il nous debite, & de ce qui nous ébloüit quelquesfois, nous arrachons à l'Autheur ſon ſecret. On devient ſage, & on ne l'admire plus; on penſe, & on n'eſt plus ſa dupe: voila ce que l'Autheur ne trouve pas bon. Pour moy, dûſſay-je me mettre mal avec lui, je m'en vay travailler à pénetrer

dans ſes penſées. Je ſçay bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus ſombre, que ne fit l'Antre de Trophonius ; mais il n'importe. Je vous prie ſeulement, Morts, que ſi quelqu'un d'entre vous entend plûtoſt que moy cette belle phraſe, *Il y a une raiſon qui nous met au deſſus de tout par les penſées ; il y en a une autre qui nous*

rameine enſuite à tout par les actions, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-deſſus il y eut un Mort malicieux, qui dit à Parméniſque ; je ne vous en quitte pas pour l'éclairciſſement de cette phraſe-là ; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a miſe dans voſtre bou-

che, c'eſt celle-cy. *Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les Hõmes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils ſont faits pour eſtre ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant; mais une Déeſſe qui ſe met à l'eſtre, l'eſt bien davantage.* J'aurois bien envie de ſçavoir, continua-t-il, pourquoy cette pauvre Déeſſe eſtoit ſi ridicule. Elle eſ-

toit de bois & malfaite. Eſt-ce là tant dequoy rire ? Il falloit que vous ne fuſſiez pas ſi mélancolique. Je ne plains point les Gens chagrins ; à qui une Latone de bois ſuffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de ſottiſes des Hommes ? C'eſt qu'ils ſont faits pour eſtre ridicules, & il n'eſt

pas étonnant qu'ils le ſoient. Et eſt-il eſſentiel à la Déeſſe Latone que ſes Statuës ſoient de Marbre, & d'un travail excellent? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque choſe contre la nature d'une Divinité, & qu'elle ſe met à eſtre ridicule? Parméniſque promit qu'il ſongeroit

à cette difficulté auſſi-bien qu'aux autres, & prit congé de l'Aſſemblée.

Peu de temps apres il y eut une groſſe querelle entre l'Impératrice Fauſtine, & la Sultane Roxelane. Celle-cy trouvoit fort mauvais que Fauſtine entrepriſt de ſoûtenir, *Que les Hommes exercent leur domination ſur les Femmes, meſme en a-*

mour ; que quoy que l'empire dust estre également partagé entre l'Amant & la Maistresse, il passoit toûjours de l'un ou de l'autre costé, & presque toûjours du costé de l'Amant. Je voy bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus, ny de mon Histoire, ny de la hardiesse avec laquelle j'ay promis *de gouverner toûjours à ma fantaisie*

l'Homme du monde le plus impérieux, pourvû que j'euſſe beaucoup d'eſprit, aſſez de beauté, & peu d'amour. J'avois établi la gloire de toutes les Femmes, & Fauſtine la vient détruire. Et qui croiroit que Fauſtine duſt mettre ſi haut le pouvoir des Hommes, elle qui a toûjours fait de ſon Mary tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pou-

voir ſur luy qu'elle en avoit honte ; elle qui eſt ſi impérieuſe, que préſentement meſme *elle voudroit qu'il ne fuſt point de Marys?* Eſt-ce à elle à ſe plaindre que les Hommes uſurpent la domination ſur les Femmes?

Fauſtine ne demeura point ſans réplique. Elle ſe mit à déclamer contre les Hommes avec tant d'emportement,

que les Femmes elles-meſmes la deſavoüérent, & que M. Aurele tâcha de s'enfuir de l'Aſſemblée. Roxelane la traita comme une folle, ſi reconnuë pour ce qu'elle eſtoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faiſoit convenir de la néceſſité qu'il y a que les Femmes ſoient gouvernées, & ſe plaindre en meſme temps de ce

qu'elles le ſont ; vrays diſcours d'une teſte bien mal réglée. La diſpute s'échaufa entre ces deux Femmes, comme il devoit arriver naturellement, & à la fin ce fut une confuſion étrange entre toutes les Mortes. Les unes ſe plaignoient d'avoir été tyranniſées par les Hommes ; les autres ſe loüoient de la facilité avec laquelle

leurs Amans s'eſtoient laiſſé conduire par elles. Si l'Autheur des Dialogues euſt eſté là, il ſe fuſt trouvé bien embaraſſé. Il euſt falu qu'il euſt tâché d'accorder Fauſtine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle; & cela n'euſt pas eſté trop aiſé, ou il euſt eſté réduit à décider en faveur de l'une des deux; & c'euſt eſté décider contre luy.

meſme. Une ſi grande affaire ne ſe fuſt pas terminée ſans beaucoup de peine, ſi on euſt voulu la terminer par un Jugement régulier; mais les Morts ennuyez de cette diſpute, qui prenoit le train de ne point finir, chaſſérẽt hors de l'Aſſemblée Roxelane & Fauſtine, & les envoyérent vuider ailleurs leurs différens.

Stentor voulant con-

tinuer ſa lecture, nomma Seneque & Marot; & auſſi-toſt Seneque ſe montrant à tous ces Morts; Je n'ay point beſoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour ſçavoir ce qu'il contient. Puis que moy, qui ſuis un Philoſophe tres-ſérieux, & ſi je l'oſe dire, aſſez conſidérable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin,

cela veut dire que le Poëte l'emporte bien pardeſſus moy. Je vous déclare que je me tiens dés-à-préſent pour vaincu ; je céde tout l'avantage à Marot, je ne ſuis pas aſſez téméraire pour le luy diſputer. A ces mots il ſe retira ; mais Marot avec ſon air gay, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant, qu'il avoit trop d'envie de voir

comment on l'alloit ériger en Philoſophe, & qu'il ne le pouvoit abſolument deviner. Il ſe mit donc à écouter fort attentivement; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la conſtance avec laquelle il avoit ſoûtenu le manque de fortune, l'éxil, l'empriſonnement, & que c'eſtoit par là qu'il l'emportoit ſur Senéque, ſur Chri-

ſippe, ſur Zénon, & ſur tous les Stoïciens; Ah! par le Stix, s'écria-t-il, cet Autheur des Dialogues eſt brave Homme, il ſçait bien trouver le mérite des Gens. Je ne me connoiſſois point encore celuy qu'il me donne; je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçeu tous mes malheurs avec beaucoup de Philoſophie.

Je

Je ſuis auſſi ſurpris que vous de voſtre nouveau Caractere, répondit un Mort de la Cour de François I. On n'euſt pas prévû que vous deviez tirer tant de gloire d'un éxil & d'un empriſonnement que vous aviez bien méritez par voſtre conduite, & par un certain libertinage qui... Ne parlons point de cela, interrompit bruſquement Marot;

ne faiſons point ſouvenir les Gens de ce qu'ils ont oublié ; car apparemment puis qu'on fait de moy un Héros de Philoſophie, on ne ſçait plus mon hiſtoire. Voila comme les Jugemens de la Poſtérité ne ſont pas ſi redoutables qu'on penſe. La Poſtérité eſt bonne & bien intentionnée, & elle ne cherche qu'à dire du bien des Gens.

Morts qui m'avez reſſemblé, conſolez-vous. Un temps viendra qu'on fera des Dialogues où vous triompherez.

Mais quoy, dit fort ſérieuſement Lucilius, le grand Amy de Seneque, & ſon Diſciple; d'où vient que cet Autheur ſe déclare toûjours contre la raiſon? Quelle inimitié y a-t-il entre la raiſon & luy? *On ne doit point*, à ce

qu'il prétend, *compter ſur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne mérite point d'eſtime.* Et qu'eſt-ce donc qui en mérite? A quoy ſe fiera-t-on? Sur quoy comptera-t-on? La raiſon ſeule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles ceſſent de l'eſtre, dés qu'elles ne ſont que des effets du tempérament. Le mot même de Vertu enferme l'idée d'un eſ-

fort que l'on fait pour s'attacher à ce qui eſt honneſte. On peut naturellement ſe porter vers les objets de Vertu, mais il faut s'y porter avec effort, pour eſtre vertueux. Depuis quand n'éſtime-t-on plus les bonnes qualitez qui ſont acquiſes à force de ſoins ? Socrate eſt donc des-honoré, pour avoir vaincu les mauvaiſes inclinations

qu'il avoit reçûës de la Nature, & pour n'avoir dû ſa ſageſſe qu'à luy-meſme?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un diſcours un peu ſérieux, il l'interrompit aſſez promptement pour lire le Dialogue d'Artémiſe & de Raymond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaiſir à une infinité de Mortes qui avoient

eſté fort coquettes, & qui ne ſçavoient pas qu'Artémiſe fuſt des leurs. Elles furent charmées *de la Comparaiſon du grand Oeuvre, & de la Fidélité Conjugale*, mais elles ne laiſſérent pas de tomber d'accord qu'elle eſtoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raiſon de ſoûtenir que ces deux choſes fuſſent également impoſſibles. Franche-

ment, dit l'une d'entre elles, ſi la Fidélité Conjugale n'eſt pas auſſi impoſſible que le Grand Oeuvre, elle a ſes difficultez, qui ſont preſque inſurmontables avec de certains Marys de méchante humeur, bourrus & impérieux. Pour moy, j'avoüe que je ne me ſerois pas expoſée à toutes les avantures qui ont fait parler de moy, ſi le mien

euſt mérité, en continuant d'eſtre mon Amant, que j'euſſe pris ſoin de les éviter. Les Marys ſont des Gens inſuportables. Ils ne ſe contentent pas de n'avoir chez eux ny complaiſance ny galanterie ; ils courent les Belles par tout où ils peuvent s'en faire écouter ; & voila comment ils gaſtent les Femmes qui ſont portées natu-

rellement à la ſageſſe, & qui enragent d'eſtre forcées à ſe conſoler de leur perfidie, en ſuivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les Mortes du caractere de celle qui débitoit ce raiſonnement, commencérent à luy applaudir, & trouvérent admirable l'excuſe qu'elle donnoit au déreglement qui avoit paru dans

leur conduite.

On ne fut point ſurpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les ſens l'emportaſſent ſur la raiſon. Dans les principes de l'Autheur cela ne pouvoit manquer, mais on fut étonné que Galilée euſt tant d'eſprit, & qu'on luy fiſt dire la plûpart des bonnes choſes qui ſont dans ce Dialogue. Galilée

eſtoit un excellent Mathématicien, il avoit un génie rare pour la Philoſophie. C'eſt luy qui a, pour ainſi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel, par ſes Lunettes, & par l'uſage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude, que celle des bons morceaux. Il eſtoit entiérement enſevely dans

les plaiſirs groſſiers de la Table, & par conſéquent, diſoit-on, ſelon les régles que l'Auteur paroiſt avoir établies, c'eſtoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée eſtoit de n'avoir pas le ſens commun; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Ariſtote; Apicius ne vaut guére moins qu'Anacreon; & on a

vû qu'Anacreon avoit bien plus d'eſprit qu'Ariſtote.

Tous les Morts redoublérent leur attention, quand ils entendirẽt Marguerite d'Ecoſſe débiter tout le Siſtéme de Platon ſur le Beau. Quelques-uns luy demandérent où elle en avoit tant appris ; & cette Princeſſe ſans s'embaraſſer trop, leur répondit que ce n'eſtoit

pas assurément dans les Livres, & qu'il faloit qu'elle eust pris toute cette science sur les lévres de ce Sçavant qu'elle avoit baisé; tant il y a toûjours à profiter, disoit-elle, avec les habiles Gens; mais Platon traita l'affaire plus sérieusement. Il protesta contre tout ce qu'on luy faisoit dire; il se plaignit qu'on eust renversé son caractere,

pour luy mettre dans la bouche tout ce qui eſtoit le plus oppoſé à ſes ſentimens. Marguerite d'Ecoſſe parle en Platonicienne, diſoit-il, & Platon parle comme auroit dû faire Marguerite d'Ecoſſe. Je ne ſuis plus dans ce Dialogue-là le Divin Platon, ou du moins je me ſuis bien humaniſé.

Là-deſſus Arquea-

naſſe de Colophon, qui eſtoit irritée contre luy à cauſe des Vers qu'il avoit faits ſur elle, & qui eſtoit encore de plus mauvaiſe humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on ſe ſouvenoit qu'elle avoit eſté vieille, ſoutint à Platon qu'il n'avoit point eſté ſi ſage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne luy avoit point fait

de tort, en le faiſant parler ſur l'amour d'une maniere aſſez libre, qu'il en avoit luy-même donné le droit à l'Autheur des Dialogues, en laiſſant à la Poſtérité de méchans petits Vers, fort indignes d'un Philoſophe de ſa réputation, & qu'elle eſtoit ravie qu'il en fuſt puny comme il l'eſtoit.

Platon répondit qu'il

eſtoit fort ſurprenant, qu'on aimaſt mieux juger de luy par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-eſtre faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philoſophie ſi ſérieux & ſi ſolides ; que ſur ces deux petites Epigrammes on le creuſt Galant, & qu'on ne le vouluſt pas croire Philoſophe ſur tous ſes Ouvrages de Philoſophie. Il ſe trouva

un Mort qui pour le conſoler luy dit, qu'on ne le faiſoit point trop ſortir de ſon caractere; que comme ſa maniere de s'expliquer eſtoit ſublime, & quelquefois fort envelopée, on luy avoit aſſez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embaras de la penſée & du tour, il devoit eſtre aſſez content d'un certain endroit où il prétendoit

démeſler comment l'eſprit ne fait point de paſſions, mais ſeulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre Sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton qui croyoit que ſon nom fuſt oublié depuis longtemps, fut ravy de s'entendre nommer. Il ſe dreſſa ſur ſes pieds, &

ſe prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choiſy pour eſtre un Perſonnage ; mais ſa joye fut bien rabattuë, quand il ne pût rien comprendre à tout ce qu'on luy faiſoit dire. Il avoüa qu'il ne ſçavoit ce que c'eſtoit que les Préjugez, & il crût que ce devoit eſtre quelque invention nouvelle, parce que

de ſon temps on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une application prodigieuſe, entendit un peu dequoy il eſtoit queſtion ; mais il ne laiſſa pas d'eſtre ſurpris, qu'on ne luy euſt pas fait dire un mot de ſon métier, & qu'on l'euſt jetté dans une Métaphyſique fort abſtraite. On demanda s'il n'avoit pas été aſſez grand

Homme, pour pouvoir parler de toute autre choſe que de Peinture & de Sculpture, que du moins c'eſtoit-là l'idée qu'on avoit eue de luy ; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux ſçû, c'eſtoit ces deux Arts, & qu'il ſe tireroit encore plus aiſément de cette matiere-là, que des Préjugez. Je croy meſme, ajouta-t-il,

ta-t-il, que parce qu'on ſçait que je ne dois pas eſtre fort habile ſur les Préjugez, on a pris la liberté de me faire dire ſur cela quelque choſe qui n'eſt pas trop juſte. Straton me dit, *Qu'il faut conſerver les Préjugez de la coûtume pour agir comme un autre Homme, & ſe défaire de ceux de l'eſprit pour penſer en Homme ſage*; & je réponds bruſque-

ment, *Qu'il vaut mieux les conſerver tous. Ie* n'entens pas bien ma réponſe. Ay-je voulu dire que le meilleur party eſtoit de conſerver tous les Préjugez, tant ceux de l'eſprit, que ceux de la coûtume ? Mais il eſt toûjours bon de bannir ceux de l'eſprit, puis qu'ils font obſtacle à la découverte de toutes les veritez. Ay-je voulu dire

qu'il valoit mieux ne ſe pas défaire des Préjugez de l'eſprit, que de s'en défaire, & de conſerver en meſme temps ceux de la coûtume? Mais un Sage ſeroit un extravagant, s'il falloit qu'il ſe défiſt des Préjugez de la coûtume, & qu'il ne fuſt pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me diſe donc ce que j'ay voulu dire. Je croy que ſi on

euſt mis en ma place quelque Philoſophe, on l'euſt fait parler avec plus de juſteſſe; mais on a crû qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de ſi prés.

Stentor ſe préparoit à paſſer au Dialogue ſuivant, lors qu'il luy vint de la part de Pluton un ordre de quitter ſa lecture, & de luy apporter le Livre. Il obeït auſſi-toſt, & ſor-

tit de l'Aſſemblée. Tous les Morts dont le nom eſt inconnu (& c'eſt le plus grand nombre) furent extrémement fâchez de voir cette lecture finie. Ils ſe réjoüiſſoient aux dépens des Morts illuſtres qui eſtoient intéreſſez dans ces Dialogues. Ils eſtoient ravis de les y voir mal-traitez ; & pour eux, grace à leur obſcurité, ils ne crai-

gnoient rien. Ils eſtoient bien ſûrs que l'Autheur ne les attraperoit ny dans les Hiſtoires, ny dans le Dictionnaire hiſtorique, & qu'ils eſtoient tout-à-fait hors de la priſe d'un Homme ſi dangereux. Ainſi durant que Stentor liſoit, ils eſtoient proprement à la Comédie, & ils voulurẽt beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaiſirs.

Pluton s'eſtoit rendu aux prieres d'une infinité de Morts Modernes, qui avoient eſté le conjurer qu'il ne ſouffriſt pas qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils luy avoient repréſenté, que du moins pour les Anciens, leur réputation eſtoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Mo-

dernes qui n'eſtoient pas ſi bien établis, il eſtoit important qu'on ne priſt pas ſur leur chapitre des impreſſions deſ-avantageuſes, & que leur gloire qui ne faiſoit encore que de naiſtre, eſtoit trop foible pour réſiſter à toutes ſortes de plaiſanteries. Voila pourquoy Pluton envoya querir Stentor, & ſe ſaiſit de ſon Livre, dans le deſ-

ſein de ne le laiſſer jamais voir à perſonne; mais comme Stentor eſtoit curieux, il en avoit lû le reſte en allant trouver Pluton, & cela fut cauſe que Pluton l'obligea au ſecret par les ſermens les plus redoutables qui ſe faſſent aux Enfers; mais à dire le vray, tous les ſermens des Enfers ne ſont pas grand' choſe; les Morts ne craignent

plus de mourir.

Quel respect Stentor s'attira de tous les Modernes ? Ils alloient luy faire la cour avec grand soin pour l'empécher de parler, & de réveler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns qui convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient

point ; mais Stentor qui ſe plaiſoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le ſilence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il luy ſoûtenoit tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues ; mais le ſecret ne put durer fort longtemps.

Un jour David Riccio eut la hardieſſe de

ſoûtenir à Achille qu'ils avoient eſté tous deux Joüeurs de Lut, mais avec cette diférence, qu'Achille s'eſtoit amuſé à en joüer, tandis qu'il euſt eſté queſtion de faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour luy il avoit quitté le Lut pour prendre en main le Gouvernement d'un Royaume. La diſpute alla ſi loin, que les Héros de l'Iliade qui en

furent avertis, vinrent fondre ſur David Riccio, dont l'inſolence leur donnoit en meſme temps de la ſurpriſe, & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoy qu'il ne ſoit Héros que par la force de ſes poulmons. Il ſe mit à crier d'un ton redoutable, & propre à ſe faire entendre par tout l'Enfer ; eſt-ce-là le témeraire qui oſe ſe

comparer à Achille? Je veux bien qu'il ſçache que quoy qu'il ait eſté Miniſtre d'Etat, on ſe ſouvient toûjours de ſon origine, & que dans les Nouveaux Dialogues, on luy donne un caractere auſſi bas qu'au plus miſérable Violon qui ait jamais eſté.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'eſtoit flaté qu'apres ſes

avantures, & le rang qu'il avoit tenu dans le Monde, il ne passeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé, & il ne luy fust jamais tombé en pensée, que malgré toutes les Entrepriſes ambitieuſes qu'il avoit faites, on le puſt dépeindre comme un Homme lâche & timide. Achille fut vangé par le trouble & par la confuſion de David Riccio;

& la Ducheſſe de Valentinois qui ſe trouva là préſente, inſulta encore à ce Malheureux, en diſant qu'elle n'avoit jamais de joye plus ſenſible que quand elle voyoit rabattre l'orgueïl de ces ſortes de Gens, à qui la fortune avoit fait oublier la baſſeſſe de leur naiſſance, & qu'elle remercîroit volontiers, ſi elle pouvoit, l'Autheur des

Dialogues, de ce qu'il avoit mal-traité David Riccio.

Strentor ne put s'empeſcher de repliquer à la Ducheſſe; & remerciriez-vous cet Autheur, s'il faiſoit rouler toute voſtre gloire ſur ce que vous avez eſté une vieille Coquette? Que voulez-vous dire, reprit-elle en changeant de viſage? Je veux dire, répondit

Stentor, que dans les Nouveaux Dialogues vous diſputez à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie, & qu'enfin vous l'emportez ſur elle, parce que vous vous eſtes fait aimer toute Grand'Mere que vous eſtiez. Je me vante donc de mon âge, dit la Ducheſſe ? Cela n'eſt point-du-tout naturel; les Femmes ne veulent point d'un mérite qui

ſoit fondé ſur les années. Voſtre Autheur ne connoiſt donc pas bien les Femmes, répondit Stentor, car il vous fait bien fiere de voſtre âge.

Moliere ne put laiſſer paſſer cette occaſion de plaiſanter ſur les Vieilles qui conſervent encore toutes leurs inclinations galantes, & ſur les ſoins que les Femmes pren-

nent pour tâcher de déguiſer leurs années. Il traita cette matiere ſi agreablemẽt, que Stentor tout ſurpris de l'entendre, luy dit, mais ce n'eſt point ainſi que vous parlez dans les Nouveaux Dialogues. Vous y tenez de certains diſcours de Philoſophie qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des diſcours de Philoſophie, s'écria Mo-

liere ! On ſe moque. Mon caractere eſt-il ſi peu connu, qu'on ne puiſſe pas me faire parler ſur des ſujets qui me conviennent ? Je ne ſçay, répondit Strenror, mais enfin j'aimerois bien mieux vous entendre ſur ces Vieilles que vous nous dépeignez ſi plaiſamment, que ſur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelſe.

Ce fut ainſi que Stentor commença à divulguer le ſecret, & en ſuite il ne ſe contraignit plus du tout à le garder. Deſcartes apprit que luy, qui eſt le Pere des Tourbillons & de la Matiere ſubtile, il parloit de Colin Maillard, & qu'on le faiſoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague, ſceut qu'elle diſoit à Soliman des cho-

ſes qui démentoient aſſez la pruderie dont elle ſe piquoit, & qu'elle luy faiſoit une certaine comparaiſon des Femmes & des Rivieres, qui donnoit à entendre qu'elle euſt voulu voir autant de Païs que le Danube. Il n'y eut que Montézume qui fut content. Quand ce Roy de Méxique eut ſceu combien on le ſuppoſoit habile dans l'Hiſtoi-

re Grecque & Romaine, il en conçeut tant de vanité, qu'il osa disputer contre Thucidide & Tite-Live. Aussi ne suivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roy des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lû les Dialogues, s'aviserent à l'exemple de ces derniers, de se plaindre aussi; & la foule fut aussi grande

grande chez Pluton qu'elle l'avoit eſté la premiere fois. Il fut fâché de ſe voir engagé de nouveau à un examen ſi ennuyeux ; mais il ne pouvoit pas refuſer la juſtice à ſes Sujets. Du moins il voulut pour éviter la confuſion, que chacun miſt ſes plaintes par écrit ; & quand il les eut reçeuës toutes, il fut aſſez étonné de

trouver parmy ce nombre une Requeſte, dont voicy les termes.

A PLUTON.

REQUESTE DES MORTS DES-INTERESSEZ.

ROy des Enfers. Nous commençons par vous proteſter que l'on ne parle de nous en aucune maniere dans les Nouveaux Dialogues. Nous ſommes heureuſement échapez à l'Au-

theur, ſoit parce qu'il ne nous a pas connus, ſoit parce qu'il ne nous a pas jugez propres pour ſes deſſeins; mais nous ne laiſſons pas de nous intéreſſer pour le ſens commun, qui eſt bleſſé, à ce qu'il nous paroiſt, en quelques endroits de ce Livre. Permettez-nous de vous les marquer, & de vous en demander juſtice.

Les Belles ſont de tout Païs; & les Roys meſme, ny les Conquérans n'en ſont pas.

Eſt-ce que les Belles ſont reconnuës par tout pour Belles, & que les Roys, ny les Conquérans ne ſont pas reconnus par tout pour Roys ou pour Conquérans? Mais qu'une Belle Chinoiſe vienne en Europe, pour

voir ſi on l'y trouvera belle. avec ſon viſage plat, ſes petits yeux, & ſon nez large. Elle s'apercevra bien que les Belles ne ſont pas de tout Païs. Un Conquérant Chinois qui pourroit venir juſqu'en Europe, s'y feroit aſſurément bien mieux reconnoiſtre pour un Conquérant, ſi la fortune le favoriſoit; & Alexandre luy-meſme, dont il eſt queſtion dans

ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens? Phriné n'euſt pas eſté leur charme. Un Grec ſçavoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs, mais une Grecque n'y euſt pas ſçeu ſi bien donner de l'amour. Les gouſts pour la beauté ſont diférens dans les Nations, mais dans toutes les Nations on cede au plus fort. Ainſi les Conquérans ſont de tout

Païs, & les Belles n'en ſont pas.

Les vrayes loüanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroiſt pas trop juſte. Nous convenons que les loüanges qu'on arrache de la bouche de ſes Ennemis même, ſont de vrayes

loüanges ; mais ce ſont de vrayes loüanges auſſi, que celles qui ſont données par des Gens qui ne ſe font point tant de violence pour les donner. Il n'eſt point beſoin que ceux qui louënt, ne le faſſent qu'à regret. Titus que l'on avoit nommé les Délices du Genre-Humain, devoit-il donc n'eſtre point flaté de cette loüange, parce que ſes Sujets n'avoient point

eu de répugnance à convenir qu'il la meritaſt; & Attila eſtoit-il mieux loüé par ceux qui en l'appellant le Fleau de la colere Celeſte, eſtoient bien fâchez d'eſtre réduits à le reconnoiſtre pour un grand Homme de Guerre?

La Nature agit toûjours avec beaucoup de regle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

C'eſt avec cette Sentence que Socrate prend congé de Montagne, mais Montagne ne devroit-il point l'arreſter pour luy en demander l'explication? La Nature agit toûjours avec beaucoup de regle. *C'eſt à dire dans le ſens de Socrate, & par raport à ce qui précede, que la Nature diſtribuë également dans tous les ſiecles, cette douzaine d'Hom-*

mes raiſonnables qu'elle a à répandre par toute la Terre; Mais nous ne jugeons pas comme la Nature agit, *cela veut donc dire que nous ne jugeons pas également; que nous n'imitons pas dans nos jugemens cette égalité avec laquelle la Nature donne autant d'Hommes raiſonnables à un ſiecle, qu'à un autre. Mais qu'eſt-ce que juger également? Qu'eſt-*

ce qu'imiter dans ſes jugemens l'égalité que la Nature obſerve dans cette diſtribution? Tout cela eſt ſauvé en apparence par le mot de regle qui eſt équivoque, & dont l'oreille ſe contente, mais l'eſprit ne s'en contente pas, & du moment que cette expreſſion eſt dévelopée, on s'aperçoit qu'on ne l'entend pas.

L'ambition eſt aiſée

à reconnoiſtre pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere, elle eſt inquiete, pleine de projets chimériques, elle va au dela de ſes ſouhaits, dés qu'ils ſont accomplis.

Croiroit-on que ce fuſt par toutes ces qualitez que l'Autheur prétend diſtinguer l'ambition d'avec l'amour? Il faut que l'amour ſoit devenu

bien tranquille. Il eust aiſément paſſé pour un Ouvrage de l'imagination du temps que nous eſtions Vivans, car il eſtoit inquiet, & plein de projets chimériques, & ne ſe contentoit preſque jamais. Nous croyons pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Autheur oppoſe l'amour à l'ambition, & apres qu'il a dit bien du mal de l'ambi-

tion, nous remarquons qu'il n'oſeroit rien dire de l'amour. Apparemremment ſi l'amour eſtoit reconnu pour une paſſion ſi paiſible, & ſi douce, on n'euſt pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu ſur l'ambition.

De quelle maniere devinſtes vous fou? D'une maniere fort raiſonnable.

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourveu que nous ne retrouvions pas au bout de dix lignes, Je fis des réflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les Frenétiques sont si foux, que le plus souvent ils se traitent de foux les uns les autres.

Si les Frenétiques ne

donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'eſt point eſtre fou, que d'appeller foux ceux qui le ſont.

Voila, Roy des Enfers, les endroits les plus conſidérables, dont nous avons crû eſtre obligez de nous plaindre par le ſeul intéreſt de la raiſon. Il y a parmy-nous des Morts Grammairiens,

qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions qu'ils trouvoient à réprendre dans les Nouveaux Dialogues; mais nous n'avons point esté de leur avis. Les Critiques qui se font aux Enfers, doivent estre plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses, & non pas sur les mots; & de plus, comme l'Autheur change volontiers

ſes expreſsions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne luy pas faire de grace ſur les penſées, puis que c'eſt ſur cela qu'il ne ſe corrige point. Nous attendons vos déciſions avec impatience. Faites voir, grand Roy, que vous eſtes l'Apollon des Enfers, & que le Stix vaut bien l'Hippocrene.

Pluton répondit à cette Requeſte de la maniere du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit ſeroit tenu pour bien critiqué; & ſur les plaintes des autres Morts, voicy les Reglemens qu'il fit de l'avis d'Eaque, & de Rhadamante.

I.

Que nonobſtant le bien que l'Autheur des Dialogues dit d'Héroſtrate, il ſeroit rétably dans ſa mauvaiſe réputation.

II.

Que des Amans fidelles ne paſſeroient point pour eſtre auſſi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'au-

tres raiſons pour juſtifier ſon Avanture.

III.

Qu'il ne ſeroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Marot reconnoiſtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cedoit en tout à Seneque.

V.

Que Moliere ne parleroit point de Philoſophie, ny Deſcartes de Colin Maillard.

VI.

Que Montezume ne ſçauroit à fonds que l'Hiſtoire de Méxique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'eſprit

prit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point d'avantage de la dangereuſe Chimie de Raimond Lulle.

IX.

Que Candaule ne ſeroit point d'une humeur ſi paiſible, de peur qu'il ne donnaſt un mauvais exemple aux Maris, & que Gigés auroit des idées

plus nobles de l'amour.

X.

Que Fauſtine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à Fauſtine.

XI.

Que Platon ne ſeroit point Galant, mais ſeulement Philoſophe.

XII.

Que la Ducheſſe

de Valentinois ſeroit diſpenſée de ſe vanter de ſon âge.

XIII.

Que Julie te de Gonzagues ſuprimeroit ſes Comparaiſons, ou avoüeroit qu'elle ne ſe fuſt point accommodée du Serrail.

XIV.

Que David Riccio pourroit parler quãd il voudroit en Miniſtre d'Etat, & ne

ſeroit point obligé à n'avoir que des ſentimens d'un Joüeur de Lut.

XV.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve de Lethé, pour luy faire perdre la mémoire de ſes mauvaiſes Pointes, & que l'on donneroit un an à Parméniſque pour s'expliquer, auſſi-

bien qu'à Raphael d'Urbin.

Ces Reglemens furent publiez par tout l'Enfer, avec défenſe expreſſe à tous Morts de venir encore étourdir Pluton ſur cette matiere, à moins que quelque Vivant ne s'aviſaſt de copier le Copiſte, par de Nouveaux Dialogues, qui méritaſſent d'eſtre critiquez.

FIN.

EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 21. Janvier 1684. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, DUGONO; Il eſt permis au S. D. H. C. D. R. de faire imprimer un Livre de ſa compoſition, intitulé *IVGEMENT DE PLVTON, ſur les Dialogues des Morts*, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choiſir, pendant le temps de ſix années entieres & conſécutives, à compter du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et défenſes ſont faites à tous Imprimeurs & Libraires, & autres Perſonnes, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine d'amende arbitraire, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intéreſts, ainſi que plus au long il eſt porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté le 24. Fevrier 1684.

Signé, ANGOT, Syndic.

Et ledit S. D. H. a cedé ſes droits de ſon Privilege aux Sieurs C. Blageart, & G. Quinet, qui ont aſſocié le Sieur T. Amaulry, pour en joüir enſemble, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 26. Fevrier 1684.

A01 1454367

XXV
4B
21